

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com



Thueyts - Le pont du Diable.

Éditorial

Chers amis,

Pour beaucoup de nos contemporains et, peut-être, pour certains d'entre nous, l'été est synonyme de vacances, de repos. En considérant ce qui s'est passé à la Sauvegarde, je choisirais plutôt le mot « rencontres » pour caractériser cette période de l'année 2011. Je pense aux rencontres que l'on fait en sortant de chez soi pour voyager, mais aussi à celles que l'on fait en sortant de soi pour accueillir les autres, parents, amis, hôtes de hasard. Chacun n'aura que l'embarras du choix pour illustrer cette rubrique.

La Sauvegarde, pour sa part, nous a donné bon nombre d'occasions de rencontres au cours de ces trois derniers mois. Ce fut d'abord, en juillet, la journée champêtre au Chaussadis et le colloque de Joviac, deux événements traditionnels dont vous trouverez le compte rendu dans ce bulletin. La journée de Joviac fera en outre l'objet d'une publication spéciale. Ce fut ensuite, en août, la sortie à Cruas, Rochemaure et Joviac, avec l'Amicale des Ardéchois à Paris, puis l'assemblée générale de Liger à Bourlatier et Sainte-Eulalie. Ce fut enfin, début septembre, la « découverte des monastères de la Montagne », colloque de trois jours à N.-D. des Neiges, dont vous pourrez lire prochainement un premier compte rendu, avant la publication du cahier qui lui sera consacré.

En plus de ces nombreuses rencontres, nous vous proposons aussi celle de Ginette Guillorit, une scientifique, adhérente de la Sauvegarde de la Drôme et passionnée d'histoire de la

faïencerie française, qui a aimablement accepté de nous emmener, dans ce bulletin, « sur les pas d'une famille de faïenciers en Ardèche ». Cette dernière rencontre, instructive et agréable, nous plaît aussi car elle ouvre nos colonnes à un auteur extérieur à notre association et elle enrichit notre nouvelle rubrique de présentation des métiers du patrimoine.

Tandis qu'une lumière dorée nous fait entrer en automne, je souhaite à chacun de récolter en cette belle saison le fruit de ce qui a été semé au cours de ces multiples rencontres.

Avec toute mon amitié

Le président
Pierre Court

Sommaire

- p. 2 - Rendez-vous de la Sauvegarde : Vallées et villages de la Cévenne septentrionale - Première partie : Thueyts
- p. 5 - Journée champêtre : Évocation historique et visite de Goudet (Haute-Loire)
- p. 8 - Sur les pas d'une famille de faïenciers en Ardèche - XVIII^e et XIX^e siècles
- p. 11 - 22^e Journée de Joviac : La préservation du patrimoine mobilier civil et religieux en Ardèche
- p. 12 - Prochaine sortie

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

Vallées et villages de la Cévenne septentrionale (19 juin 2011)

Première partie

Du fait de l'abondance et du grand intérêt des informations obtenues au cours de cette journée, ce compte rendu est nécessairement plus long qu'il n'est habituel. Ceci posait des problèmes de mise en page dans un seul bulletin. Aussi, le Comité de rédaction a-t-il décidé de le scinder en deux. Vous trouverez ci-dessous la première partie, essentiellement consacrée au village de Thueyts.

Le reste de l'article, avec la visite de celui de Burzet, paraîtra dans le prochain numéro de notre bulletin.

L'extrémité septentrionale des Cévennes ardéchoises est constituée par le haut bassin de l'Ardèche et ceux de ses affluents. Ces vallées, séparées par des serres¹ allongés et escarpés, convergent vers Aubenas, ce qui lui donne l'aspect d'un éventail dont la pointe serait cette ville. Les six principales rivières sont, d'ouest en est, le Lignon, l'Ardèche, la Fontaulière, la Bourges, la Besorgue et la Volane. D'un pays cévenol, cette région a toutes les caractéristiques. Les cours d'eau dégringolent en quelques kilomètres des hauteurs du Plateau ardéchois, qui culmine à plus de 1 000 m, jusqu'à la plaine d'Aubenas. Ils ont, sur presque tout leur parcours, un aspect torrentiel. Les vallées sont étroites, encaissées, avec des berges abruptes, rocailleuses, qui ont été aménagées en terrasses pour faciliter la culture. La châtaigneraie est omniprésente. Le régime des pluies cévenoles, brutales et abondantes, venant après des étés secs et chauds, entraîne souvent des crues catastrophiques. Aussi les villages, d'établissement généralement très ancien, se sont-ils installés sur les hauteurs, à l'abri de ces débordements saisonniers. La communication entre villages, de vallée à vallée, est difficile.

Deux différences, liées à la géologie, apparaissent cependant par rapport aux Cévennes méridionales. Le substratum rocheux n'est pas schisteux, mais granitique, ce qui donne des reliefs un peu plus adoucis. Tout est relatif ! D'autre part, toute la région a été le site de manifestations volcaniques récentes (moins de 130 000 ans). Le paysage est ainsi marqué par les cônes égoulés des anciens volcans, par des dépressions correspondant à des cratères d'explosion (maars) et par de nombreuses coulées basaltiques qui ont envahi les fonds de vallées, y créant de vastes espaces plats propices à l'agriculture. Les rivières ont dû s'y frayer un nouveau cours, laissant souvent apparaître de très belles orgues et des chaussées de géants (chaussades).

C'est dans cette Cévenne du Nord que nous avons organisé, en association avec le Sithere, une sortie pour la Journée du Patrimoine de pays, avec la visite des villages caractéristiques de Thueyts dans la vallée de l'Ardèche et de Burzet dans celle de la Bourges. Accueillis à Thueyts le matin par Mme Cluzel qui nous y a guidés avec beaucoup de compétence, nous avons été en fin de matinée les hôtes de MM. Chapuis, adjoint au maire, et André Moulin, président de l'office de tourisme, pour le verre de l'amitié. Après le casse-croûte pris dans une belle salle voûtée du château, nous nous sommes dirigés vers Burzet où nous attendait notre guide, Jean Laurent. Sur le parcours, nous avons fait une halte sur le site admirable du Pont du Diable.

THUEYTS

Le village est bâti sur un plateau basaltique qui domine la gorge où coule l'Ardèche, ce qui lui offre un vaste espace plan sur lequel il a pu se développer. Pendant des siècles, il a été à l'écart des principales voies qui, par Aubenas, joignaient la vallée du Rhône à l'Auvergne en remontant la vallée de la Fontaulière. Au XVIII^e siècle, les États du Languedoc décident de construire une route moderne, devenue la N102, qui suivra la vallée de l'Ardèche jusqu'au col de la Chavade, près des sources de la rivière. Ceci contribuera à un rapide développement de Thueyts, au détriment de sa voisine Montpezat. Cette route, une déviation avant l'heure, contournait largement l'agglomération existante, ce qui a permis de préserver le vieux village, alors que d'autres ont été partiellement défigurés pour faciliter la circulation.

Au fil du temps, des constructions plus récentes se sont alignées le long de la route. C'est là que se situe mainte-



Château de Blou

nant le centre d'activité. Nous nous retrouvons sur la place du Champ de Mars où se regroupent mairie, restaurants et hôtels. Le monument aux morts y est encadré par deux obusiers allemands, prises de guerre du conflit de 1914-1918. De là, nous gagnons le château par un passage voûté orné d'une belle peinture murale qui rappelle les marchés aux cerises d'antan. Le commerce des cerises fut en effet, jusqu'à une époque récente, un élément majeur de l'économie de toute la région.

Le château

Bâti au bord d'un parc de plus d'un hectare, il est communément connu sous l'appellation de château de Blou, du nom de la famille qui le posséda pendant de nombreux siècles. On connaît mal ses origines. Il s'agissait vraisemblablement d'un petit château féodal. Au XI^e siècle, il

1- Crêtes séparant deux vallées qui prolongent à des altitudes avoisinant les mille mètres le haut plateau ardéchois.

était la propriété de la famille des Pressis et le resta jusqu'au ^{xv}^e siècle. La dernière descendante de la famille, Clémence des Pressis, épousa alors un Bernard de Blou, originaire de Touloud. Leur fille Alazie, veuve d'Armand de Montlaur, vicomte de Polignac, devenue usufruitière de la seigneurie de Mayres, favorisa le mariage en 1461 de ses deux cousins germains, François de Blou et Marguerite des Pressis, d'où est issue la lignée des Blou des Pressis. Elle s'éteint à la fin du ^{xix}^e siècle avec la mort du comte Oscar de Blou en 1886. Le château passe alors à son héritier, Pierre de Cassin. Très vite, il sera vendu (en 1902) à la famille de Montravel. Acquis en 1926 par une famille de mouliniers, les Plantevin, qui installent une filature sur le domaine, il deviendra leur résidence jusqu'à la revente à la commune en 1986.

Détruit partiellement au ^{xvi}^e siècle pendant les guerres de Religion, il sera reconstruit par les Blou. Il subira de nouvelles dégradations à la Révolution. En particulier, les tours d'angle sont abattues. C'est lors de la restauration qui suivit que fut ajouté l'escalier principal et que le château prit son aspect actuel. De l'ancien édifice restent au niveau du parc de belles salles voûtées datées du ^{xv}^e siècle.

Le vieux village

Au ^x^e siècle, un seigneur local nommé Géraud fait don d'une manse au monastère Saint-Chaffre du Monastier qui y installe un prieuré. À partir de là, Thueyts va se développer comme dépendance, non seulement spirituelle, mais également temporelle du monastère. L'abbé de



Maison Pichot de Lespinasse

Saint-Chaffre en est le seigneur et cette situation perdurera jusqu'à la Révolution. Du vieux village, restent quelques belles demeures, des ^{xv}^e ou ^{xvi}^e siècles pour la plupart.

Du château, nous gagnons la rue de la Fontaine qui fut au ^{xvii}^e siècle la rue où se retrouvaient commerces et artisans. Sur notre gauche, se trouve l'ancien prieuré. Mais sa façade a malheureusement été dénaturée à plusieurs reprises par modification ou ajout d'ouvertures. Il conserve une très belle cheminée en anse de panier. Sur le linteau de la porte, encadrée d'une moulure, se voit une inscription « A IHS M V », pour laquelle les interprétations diffèrent.

Plus loin, la maison Michel Pichot de Lespinasse se distingue par une tourelle en saillie sur la façade, ornée de motifs en forme de fleurs de style Renaissance. Cette famille fut une des plus éminentes de Thueyts qu'elle quitta à la fin du ^{xvii}^e siècle. Nous arrivons ainsi place Pouget sur laquelle se dresse la tour Gaschet, dite aussi tour Pouget. Dans cette très belle bâtisse Renaissance du ^{xv}^e siècle, on accède à une plate-forme sommitale par un escalier à vis avec une voûte en

croisée d'ogives. Elle est surmontée d'une gargouille et d'un modillon orné d'une coquille Saint-Jacques. Au ^{xvii}^e siècle, elle fut la résidence d'un autre Pichot de Lespinasse, le sieur François.

Elle fait l'angle de la rue Gaschet qui conduit à l'une des deux anciennes portes du village. On y trouve une maison intéressante. Deux têtes sculptées, celle d'un homme et celle d'une femme, qui ornent sa façade, lui ont valu l'appellation de « maison des têtes ».

Nous nous engageons dans la rue Mercière, anciennement des Goys. Il s'agit d'une vieille famille dont la branche aînée s'éteignit



Porte de la tour Gaschet

au milieu du ^{xv}^e siècle, alors que l'on connaissait encore des représentants de la branche mineure à la fin du ^{xix}^e siècle. Leur demeure était située un peu plus loin au sortir d'un passage dit du sieur de Vallon. À l'orée de la rue se trouve la maison dite du notaire Eschaliier qui y résidait en 1640. On y admire une très belle fenêtre d'angle à meneaux moulurés. La rue Mercière nous conduit à la rue Haute à l'extrémité de laquelle, au pied de la chapelle Saint-Roch, une superbe maison Renaissance a des fenêtres à meneaux, un escalier de pierre à l'intérieur et des plafonds à la française. Construite en 1532 par Pierre d'Arlempde dit de Goys, protonotaire apostolique et prieur de Saint-André de Burzet², elle était au ^{xvii}^e siècle la demeure du sieur Antoine Flandin, apparenté aux Flandin de Pourcheyrolles propriétaires du château du même nom à Montpezat.

C'est dans cette partie de la cité que se développa la congrégation des sœurs de la Présentation de Marie, fondée par la bienheureuse Marie Rivier. Cette dernière, née à Montpezat, avait voué une particulière dévotion à la Vierge Marie qui lui avait permis de remarcher après un grave accident qu'elle avait eu tout enfant. Restée néanmoins infirme, elle décida de se consacrer à l'éducation des jeunes filles. Après



Entrée de la maison Flandin

une première expérience à Montpezat, elle ouvrit en 1794 une école dans une maison appartenant aux sœurs

2- « Le prieur, dit bénéficié, percevait les revenus, résidait rarement dans la paroisse », Montravel, ouvrage en référence.

Dominicaines, connue aujourd'hui sous le nom de Fabricou, et que l'on peut encore voir au-delà d'un passage voûté. Cette initiative souleva une forte opposition menée par M. de Blou, mais, soutenue par le Comité de Salut Public, elle eut gain de cause. À vrai dire, son frère était bien introduit dans les milieux révolutionnaires de Montpezat. Deux ans après, en 1796, elle fonde sa congrégation et s'installe en 1797 dans une grande maison qui fut la demeure de Louise de Blou des Pressis, veuve Blanc de Molines, avant d'être vendue par Jean Luzy, seigneur des Bordes, puis cédée aux sœurs. Bien que la maison mère ait été déplacée au Bourg-Saint-Andéol³, puis à Castel Gandolfo, le couvent de Thueyts est toujours actif.

L'église Saint-Jean-Baptiste se trouve au cœur du village, sur la place du Terras. Romane à l'origine, elle aurait été construite au ^x^e siècle, en remplacement d'une chapelle primitive. Au ^{xviii}^e siècle, à partir d'une nef unique, elle comportait sept chapelles latérales qui étaient, comme c'est généralement le cas, les chapelles funéraires des familles nobles. Au début du ^{xix}^e siècle, « elle menaçait ruine, tant à l'occasion de sa vétusté, qu'à l'occasion de réparations hasardeuses qu'on avait fait(es)... », écrit le curé Enjolras en 1836. En conséquence, une partie de l'édifice s'effondre en 1834, en particulier la voûte de la nef. Reconstituée avant la fin de l'année, elle prend alors son aspect actuel. Le clocher, lui, de style italien, fut édifié en 1691.

La chapelle Saint-Roch domine le village au-dessus de la maison d'Antoine Flandin. Sur ce site s'élevait, dès le ^{vii}^e siècle, une chapelle dont on pense qu'elle fut construite à l'emplacement d'un oratoire gaulois. Sous le nom de chapelle Saint Bauzille, elle a été l'église de Thueyts jusqu'à la construction de l'église romane. Laissée à l'abandon ensuite, elle tomba en ruine et une nouvelle chapelle, construite par Pierre de Goys, fut élevée à sa place. Cette dernière fut, elle aussi, complètement détruite pendant les guerres de Religion et ce n'est qu'au ^{xviii}^e siècle qu'elle fut reconstruite et qu'elle prit alors son nom de Saint-Roch. Son clocher, qui portait une cloche aujourd'hui installée sur l'église, fut ultérieurement fermé et surmonté d'une grande croix de pierre. Une restauration, bien nécessaire, a été faite en 1960.

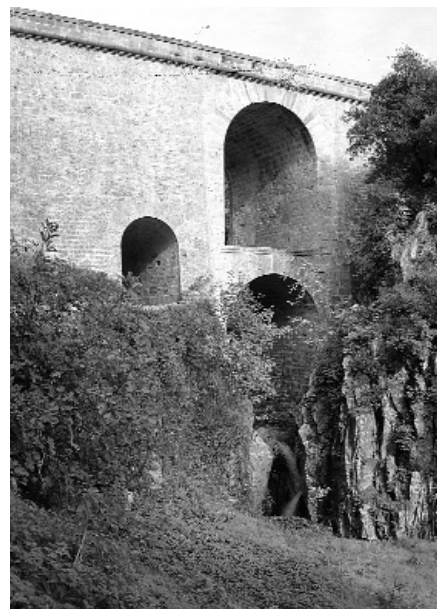
Le pont du Diable

Le plateau basaltique sur lequel le village de Thueyts s'est établi et développé est issu du volcan du Prat, aujourd'hui improprement appelé Gravenne de Thueyts, par analogie avec le volcan voisin de La Gravenne qui sépare les vallées de Thueyts et de Montpezat et que l'on qualifie maintenant du nom de Gravenne de Montpezat.

Les basaltes sont des laves fluides qui, de ce fait, s'écoulaient habituellement en descendant les vallées. Au contraire et de façon tout à fait inhabituelle, la coulée de Thueyts, bloquée dans sa progression vers l'aval, remonta la vallée de l'Ardèche vers l'amont ce qui lui donna une épaisseur considérable. L'Ardèche dut se frayer à nouveau un lit, creusé à la limite entre le basalte et les roches granitiques antérieures à la coulée. C'est, sur presque tout son parcours, une gorge étroite surmontée par une impression-

nante falaise d'orgues basaltiques d'une hauteur pouvant atteindre 80 m. Deux chemins en escalier permettent d'y descendre et d'en remonter, l'Échelle du Roi et l'Échelle de la Reine, qui constituent un circuit pédestre plein d'intérêt. Le ruisseau du Merdaric, après avoir traversé le village, s'y précipite par une impressionnante cascade, dont le nom, la Gueule d'Enfer, dit bien tout l'effroi qu'elle inspirait et que la N102 franchit sur un spectaculaire ouvrage d'art du ^{xviii}^e siècle, le bien nommé Pont de l'Apic.

Au fond de la gorge, un pont en dos d'âne permet d'accéder aux hameaux de la rive droite. Sa construction, pro-



Pont de l'Apic

bablement médiévale, a fait l'objet de nombreuses légendes qui expliquent son appellation de « Pont du Diable ». À ses pieds, deux gours⁴ assez profonds permettent la baignade, ce qui en fait un lieu très recherché par les beaux jours d'été, les plaisirs de l'eau se conjuguant à la beauté du site.

À suivre

Guy Delubac

Bibliographie

Dans *Vallées de la Cévenne ardéchoise du Nord*, Mémoire d'Ardèche et Temps Présent, Privas, 2000 :

- Guibourdenche (Henri), « La perception changeante et la requalification de la Cévenne ardéchoise du Nord »
- Naud (Georges), « L'identité géologique et morphologique de la Cévenne ardéchoise du Nord en fait-elle une entité ? »
- Salques (Bernard), « Symboliques de l'espace en Hautes Cévennes »
- Teston (Daniel), « Thueyts, un avenir pour le Val d'Ardèche ».

Autres références :

- Berger (Emmanuel T.), *Les jeunes volcans d'Ardèche*, Éditions Sud-Ouest, 2007.
- Blachier (Gérard), *Thueyts en Helvie*, Imprimerie Lienhart et Cie, Aubenas, 1984.
- Blachier (Gérard), *Thueyts et ses légendes*, Imprimerie Chalvet, Vals-les-Bains, 1986.
- Blachier (Gérard), *Les ponts du Diable et leurs légendes*, Imprimerie Chalvet, Vals-les-Bains, 1987.
- Cluzel (Suzanne et Jean), *À la découverte du patri moine de Thueyts*, Office de Tourisme de Thueyts éd.
- Montravel (vicomte L. de), « Monographies des paroisses du diocèse de Viviers », Revue du Vivarais, tome 1, n°2, 1893.

3- Voir : Alain Fambon, « Bourg-Saint-Andéol », *Patrimoine d'Ardèche*, 15 (juillet 2010).

4- Trou d'eau correspondant à un surcreusement du lit de la rivière dans une zone de tourbillons.

Journée champêtre (17 juillet 2011)

Évocation historique et visite de Goudet (Haute-Loire)

Le temps particulièrement perturbé qui régnait sur l'Ardèche en cette matinée dominicale avait dissuadé beaucoup de participants potentiels à notre journée champêtre de prendre la route et de se risquer dans l'ascension vers notre Haut Plateau. C'est ainsi que notre groupe, fort habituellement d'une bonne soixantaine de participants, se trouva réduit à une vingtaine de personnes ; mais celles-ci furent loin de regretter d'avoir bravé les intempéries car, après une matinée maussade et froide, mais en définitive très peu arrosée, c'est par un temps ensoleillé et très agréable que se déroula l'après-midi la visite du village de Goudet.

Celle-ci fut précédée d'un exposé de Paul Bousquet sur l'histoire de ce village qui joua au Moyen Âge un rôle important et notamment sur celle de son monastère, ceci en perspective du colloque « À la découverte des monastères de la Montagne » (abbaye de Notre-Dame des Neiges du 2 au 4 septembre 2011).



Vestiges du château de Beaufort

Goudet au cours des siècles

Goudet est de nos jours un charmant petit village d'une soixantaine d'habitants situé sur la Loire à trois ou quatre kilomètres en aval d'Arlempdes.

L'endroit est privilégié, car dans cette région la haute vallée de la Loire est en général très étroite et à peu près impraticable ; de nos jours encore, aucune route ne la suit sur de nombreux kilomètres. Or, à Goudet, on se trouve au confluent du fleuve et d'un ruisseau, l'Holme, ce qui ménage un assez vaste terrain propice à l'installation humaine. Surtout, la Loire y est aisément franchissable et au Moyen Âge le pont de Goudet était le seul existant entre la source du fleuve et les environs du Puy-en-Velay, soit sur un cours de plusieurs dizaines de kilomètres.

C'est dire l'importance stratégique du lieu, importance considérablement renforcée par le fait qu'il s'y trouve deux buttes rocheuses se faisant face de part et d'autre de la Loire, sur chacune desquelles s'éleva bien sûr un château, positions idéales pour contrôler le trafic sur le pont. Ces deux châteaux appartenaient à la même famille, celle des seigneurs de Goudet, qui apparaît dans l'Histoire en 1088 avec un certain Pons de Goudet. Le premier château fut celui de la rive droite, sur le rocher du Pipet. Au début du XIII^e siècle s'y ajouta, en face, le château de Beaufort, bien plus important.

Les seigneurs de Goudet constituèrent peu à peu une lignée puissante et bien possessionnée et devinrent d'importants personnages qui faisaient partie des barons siégeant aux États du Velay.

La lignée s'éteint à la fin du XIV^e siècle, faute de descendant mâle, et les biens passent par mariage à l'une des plus puissantes familles du Velay, celle des La Tour de Saint-Vidal, dont les seigneurs faisaient par ailleurs partie des principaux chefs de la Ligue. Divers propriétaires se succédèrent aux siècles suivants pour les deux châteaux, dont les Laval d'Arlempdes au XVIII^e siècle.

Le château du Pipet fut ravagé par les Routiers en 1382, tandis que celui de Beaufort leur résista.

Que reste-t-il de ces deux châteaux ?

Rien de celui de la rive droite, sinon une tour à demi ruinée.

De celui de Beaufort subsistent des ruines imposantes, mais qui sont actuellement interdites d'accès. C'est en effet une propriété privée qui a récemment changé de propriétaire. Ces dernières années, le château était non seulement ouvert au public, mais on y présentait des animations (ateliers d'artisans travaillant suivant les techniques du Moyen Âge). Le propriétaire en était alors Michel Guyot qui a entrepris à Guédelon, en Bourgogne, la construction intégrale d'un château fort en utilisant uniquement les techniques médiévales.

Mais Goudet apparaît dans l'Histoire bien avant l'édification des deux châteaux et l'émergence de sa seigneurie, car un monastère important existait ici depuis l'époque carolingienne et il perdura jusqu'à la Révolution, soit pendant neuf siècles. Ce monastère avait été fondé à la fin du IX^e siècle par des moines de Saint-Philibert, dont il nous faut évoquer rapidement l'histoire mouvementée.



Le rocher du Pipet

Les pérégrinations des moines de Saint-Philibert

Saint Philibert, moine bénédictin, avait fondé au VII^e siècle un monastère à Jumièges en Normandie et un autre dans l'île de Noirmoutier (qui s'appelait à l'époque Herio), où il mourut en 684. Ses successeurs vécurent paisiblement à Herio pendant plus d'un siècle, tout en veillant sur les reliques du saint, mais voilà qu'au début

du IX^e siècle déferlèrent les Normands et en 836 les moines durent quitter leur île pour se réfugier sur le continent. Commença alors pour eux une longue pérégrination de près de 40 ans qui ne s'acheva qu'en 875 par leur installation définitive en Bourgogne, à Tournus.



Le Clos côté est. Au fond, à gauche, le clocher de l'église paroissiale

Cette longue errance d'un important groupe de moines, transportant avec eux le corps de leur saint patron, a donné lieu à des récits plus ou moins fantaisistes, dont l'un nous dit même que « leur première étape durable fut à Goudet ».

Heureusement, un travail universitaire réalisé par Isabelle Cartron, repris dans un ouvrage récent intitulé « Les pérégrinations de saint Philibert » (cf. bibliographie), nous apporte enfin des informations fiables sur le sujet.

Effectivement, les moines quittèrent Herio en 836 pour un établissement qu'ils avaient édifié sur le continent, précisément pour leur servir de refuge en cas de besoin. Il était situé à Deas, actuellement Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, à une vingtaine de kilomètres au sud de Nantes, où subsiste de nos jours une importante abbatale. Mais les Normands restaient actifs dans la région et nos moines durent fuir à nouveau. On ne connaît pas avec certitude leurs différentes étapes avant leur installation définitive à Tournus en 875. Pour Isabelle Cartron, leur séjour en Auvergne, dont font état différents documents, reste hypothétique et, en particulier, le fait que la terre de Goudet leur ait elle-même servi de refuge semble fort peu probable.

Ces biens leur auraient donc été concédés peu après leur installation à Tournus. La première confirmation authentique de la possession de Goudet date de 915.

Le monastère de Goudet

Outre le terroir de Goudet, la donation initiale comportait divers domaines s'échelonnant en amont le long de la vallée de la Loire, correspondant à des toponymes que l'on peut encore presque tous identifier de nos jours. Une seule église y figurait, celle de Salettes. À ces possessions situées en Velay, il faut ajouter en Vivarais le site voisin de Laffare, aujourd'hui en Haute-Loire, et, beaucoup plus éloignés, des vignes et des champs « *quae sunt in adjacentia Fontbullunensis* », c'est-à-dire situés dans la vicairie de Fontbellon, qui a donné son nom à l'actuelle commune de Saint-Étienne-de-Fontbellon.¹

1- Laffont Pierre-Yves, *Châteaux du Vivarais*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 71.

Au cours des siècles suivants, les possessions du monastère s'accrurent considérablement, faisant de son prieur un personnage important qui figurait parmi les neuf ecclésiastiques siégeant aux États du Velay.

En 1119, une bulle du pape Calixte II confirme la possession par le monastère de Goudet de l'église Saint-Pierre de Salettes et y ajoute cinq autres lieux de culte dont trois situés en Vivarais, les églises de Saint-Cirgues-en-Montagne, Saint-Martin de Coucournon et la Chapelle Saint-Philibert, les deux autres en Velay étant les églises de Landos et de Présailles.

Il est important de souligner que nous apprenons par là que, comme sa voisine de Saint-Cirgues-en-Montagne, l'église de Coucournon dépendait donc au XIII^e siècle du prieuré de Goudet ; en effet, tout ce que nous savions jusqu'ici de cette église, c'est qu'à la fin du XVI^e siècle, elle avait la particularité de dépendre des chartreux de Villeneuve-lès-Avignon, ainsi que nous l'apprend le compte rendu d'une visite de Nicolas de Vesc de 1583.

De la chapelle Saint-Philibert, qui était située près de Lanarce, il ne reste aucune trace, mais un hameau en porte encore le nom.

En dehors des églises dépendant du prieuré de Goudet qui sont mentionnées dans la bulle pontificale de 1119, celui-ci avait acquis au cours des siècles d'importants domaines fonciers, dont beaucoup en Vivarais.

C'est ainsi qu'en 1314, on sait qu'il possédait divers droits fonciers dans le mandement de Chadenac.²

Par ailleurs, on trouve notamment aux archives départementales de l'Ardèche³ :

- Un terrier en faveur du prieur de Goudet pour Aubenas, Saint-Étienne de Fontbellon, Vals et Saint-Andéol de Bourlenc reçu en 1409.

- Un autre terrier en faveur de Jacques de Molen, seigneur et prieur de N.-D. de Goudet⁴ en Velay, par ses emphytéotes de Thueyts, Chadenac, Aubenas, Saint-Andéol de Bourlenc, Vals, reçu par François Avias, notaire, en 1604-1615.

- Des documents analogues se trouvent aux archives de la Haute-Loire sous les cotes G 558 et suivantes.

Isabelle Cartron fait remarquer que plusieurs des nouvelles églises mentionnées dans la bulle de 1119 s'échelonnent



Mur ancien, fermant le Clos à l'est, réemployé dans la construction de l'église paroissiale au XIX^e siècle

2 - A.D. Haute-Loire, G 1020, n°1 cité par P.-Y. Laffont.

3 - ADA 78 J 19

4 - À la fin des années 860, après l'acquisition par le monastère de reliques de la Vierge, celui-ci fut placé sous le double patronage de Notre-Dame et de saint Philibert.

sur une route reliant Goudet au Vivarais et à la vallée du Rhône à la hauteur de Donzère, où l'abbaye de Tournus avait d'importantes possessions, Landos, Coucournon, Saint-Cirgues, la chapelle Saint-Philibert constituant autant d'étapes sur la voie vers Aubenas. Et nous pouvons ajouter que tous les domaines situés en Vivarais que nous venons de mentionner se situent sur cette même voie.

Tant par l'ancienneté de son implantation et ses neuf siècles d'existence que par l'étendue de ses possessions, le prieuré de Goudet mérite donc bien de figurer parmi les plus importants monastères de la Montagne.

Visite du village

En venant du Chaussadis, deux itinéraires sont possibles pour atteindre Goudet ; le premier, que nous avons suivi à l'aller, nous a permis de revoir le superbe site d'Arlempdes que nous avons visité en 2009 et de bénéficier d'une vue très intéressante sur les ruines imposantes du château de Beaufort qui, comme nous l'avons déjà mentionné, sont, depuis peu, malheureusement interdites d'accès.

Par cette route, on aborde la Loire à Goudet par sa rive gauche et, avant de la traverser par la passerelle métallique qui a remplacé en 1879 le pont de pierre plusieurs fois emporté par les crues, une halte nous permet de jouir d'une belle vue sur le site. D'un côté, l'éminence qui porte le château de Beaufort domine à pic le fleuve qui fait un coude à son pied ; en face, sur la rive droite, le rocher du Pipet, beaucoup moins élevé, ne porte plus aucun vestige de l'ancien château des seigneurs de Goudet, à l'exception d'une tour à demi ruinée sur son flanc. C'est sur cette rive que s'est établi le village.

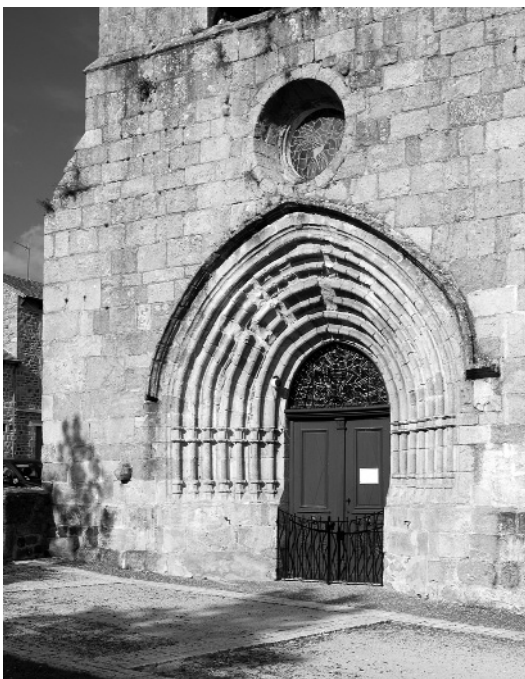
En suivant sur environ cinq cents mètres l'unique rue du village, nous atteignons l'emplacement de l'ancien prieuré que les moines avaient judicieusement établi sur une terrasse basaltique, emplacement qui les mettait à l'abri des crues de la Loire et leur permettait de surveiller les alentours. Il ne reste malheureusement quasiment plus rien des bâtiments conventuels qui ont été remplacés par des habitations entourant une place herbue dénommée « le Clos », dans laquelle on pénètre par un passage voûté ; c'était là l'emplacement du cloître. À l'est, le Clos est fermé par un mur ancien qui appartenait certainement à un des bâtiments conventuels, réfectoire peut-être, bâtiment à la place duquel a été construite au XIX^e siècle l'actuelle église paroissiale. L'emplacement de l'église prieurale n'est pas connu avec certitude ; elle était déjà en fort mauvais état au XIX^e siècle et la construction d'un nouveau sanctuaire a été préférée à sa restauration, un moment envisagée.

Le prieuré avait été entouré au Moyen Âge d'une enceinte fortifiée, dont on peut identifier le tracé, mais dont il ne reste guère qu'une partie de la courtine septentrionale bordant un ruisseau, le Riou Blanc et une échauguette encadrée à l'angle d'une maison que l'on pense avoir été celle du prieur.

Et en observant les maisons du village, on peut y découvrir quelques éléments d'architecture anciens en remploi...

L'église Saint-Pierre de Salettes

Notre route de retour nous permet de visiter une des plus anciennes possessions du prieuré de Goudet, l'église Saint-Pierre de Salettes qui figurait déjà dans la donation primitive faite à la fin du IX^e siècle par un certain Didier à l'abbaye Saint-Philibert de Tournus. Salettes se trouve à quelques kilomètres de Goudet, au-dessus de la rive droite de la Loire.



Le porche de l'église de Salettes

L'église actuelle est intéressante en particulier par son porche vaste et profond ouvert dans la façade occidentale, porche qui est décoré de sept voussures reposant sur des colonnettes ; au-dessus s'ouvre un grand oculus, suivant une formule que l'on trouve souvent dans les églises de Haute-Loire, par exemple à l'église romane de Saint-Paul-de-Tartas. Un clocher en peigne dont les trois baies ont conservé leurs cloches prolonge cette façade. L'ensemble porche et clocher est inscrit depuis 1964 à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. L'abside est

pentagonale, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La nef de trois travées est couverte d'un berceau brisé, tandis que l'abside est voûtée d'ogives.

De quand date cet édifice ? Isabelle Cartron le fait remonter à la fin du XII^e ou au début du XIII^e siècle, tandis que la notice le concernant dans la base Mérimée⁵ indique que « l'église primitive dut être reconstruite au XV^e siècle ». Nous avons remarqué que la nef présentait toutes les caractéristiques d'une construction romane, avec sa voûte en berceau brisé renforcée par des doubleaux retombant sur des pilastres et ses arcs de décharge latéraux, tandis que le chœur était voûté d'ogives. Peut-être peut-on penser que la reconstruction du XV^e siècle n'a concerné que le chœur et la façade occidentale, tandis que la nef romane était conservée.

Ainsi se termina cette journée qui nous permit d'évoquer un établissement monastique dont on parle relativement peu malgré la place importante qu'il occupa pendant neuf siècles aux confins du Vivarais et du Velay.

Paul Bousquet

Bibliographie

Bizri Mélinda, « Pouvoirs et territoires en Velay au Moyen Âge : l'exemple de Goudet », *Cahiers de la Haute-Loire*, année 2006, p. 83-101.

Cartron Isabelle, *Les pérégrinations de Saint-Philibert*, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

Sargue Sylvie, *Goudet, Histoire et Histoires*, Le Puy-en-Velay, Imprimerie Jeanne d'Arc, 1987.

Tavernier-Brioude, *Goudet - Notes sur l'histoire d'un village du Velay*, 2002. (disponible à la mairie de Goudet)

Sur les pas d'une famille de faïenciers en Ardèche XVIII^e et XIX^e siècles

Avant de présenter la vie de Nicolas Laborey, il convient de redonner à la faïence ses lettres de noblesse qu'elle ne conserve plus aujourd'hui qu'auprès de quelques collectionneurs ou chercheurs.

Pour ce faire, commençons par définir ce matériau : la faïence est une céramique. On nomme ainsi la matière obtenue après passage de l'argile à haute température (supérieure à 1 000°C). Dans le cas d'une faïence, la couleur terreuse est masquée par un revêtement opaque. Suivons les étapes de fabrication d'un objet.

Façonné par tournage ou moulage de l'argile, l'objet est mis à sécher avant d'être cuit une première fois aux environs de 1 000°C. Refroidi, il est trempé dans un bain d'émail (silice, plomb, soude, poudre d'étain fondus ensemble, la masse obtenue après refroidissement est réduite en poudre et mise en présence d'eau). Après séchage, la pièce

subit un second passage à une température toujours très élevée, qui permet la vitrification de l'émail. Après refroidissement, ce revêtement de couleur blanche laisse toute liberté au décor dont les plus raffinés permettront d'imiter la porcelaine.

Car c'est bien

pour cela que les potiers arabes de Mésopotamie ont mis au point cette technique au IX^e siècle ; mais si la faïence possède la blancheur des porcelaines, elle n'en a pas la translucidité. Néanmoins, ce savoir-faire va se répandre ; il arrive en France au début du XVI^e siècle ; l'âge d'or de la faïence dans notre pays étant le XVIII^e siècle.

Au siècle des lumières, les arts de la table se développent largement ; mais les édits somptuaires de Louis XIV limitant l'utilisation de l'orfèvrerie, elle est remplacée chez les nobles par la porcelaine importée de Chine. En effet, la production de porcelaine ne commence en Europe qu'en 1710 (Meissen) et il faut attendre 1768 pour découvrir un important gisement de kaolin en France (Limoges). La faïence a donc la part belle auprès des bourgeois récemment anoblis qui tiennent à afficher leurs armoiries sur un service de table. S'en suit un effet de mode, qui arrivera même jusqu'à la Cour : Madame de Pompadour n'a-t-elle pas commandé un service à Moustiers ! Les fabriques de faïences se développent alors amplement dans notre pays tout au long du XVIII^e siècle ; les plus prestigieuses ont été et sont encore largement étudiées, mais beaucoup de fabriques plus modestes restent ignorées.

Découvrons quelques faïenceries ardéchoises en suivant les pas de Nicolas Laborey.

Car c'est en Ardèche que ce faïencier commence sa carrière. Son père est ouvrier dans une fabrique de Dijon lorsque Nicolas vient au monde en 1740. En 1753, sa mère, devenue veuve, le place en apprentissage avec son frère François dans une grande faïencerie marseillaise, celle de la veuve Perrin. Malgré sa jeunesse Nicolas signe lui-même ce contrat. Il arrive à Toulaud vers 1755, dans la fabrique de Jacques Noyer de Gleize.

La faïencerie de Toulaud

La présence de potiers est attestée à Toulaud à partir du XVII^e siècle, mais la qualité de l'argile laisse supposer une fabrication bien antérieure. Jacques Noyer de Gleize y établit une faïencerie au quartier de La Pra, au bord du Mialan.

En 1753, il déclare aux États du Vivarais avoir découvert dans sa propriété « une terre propre à faire de la fayance »

et sollicite un prêt de 4 000 livres pour terminer la construction de sa fabrique. Il en obtiendra 3 000 quatre ans plus tard ; mais entre temps, la fabrication a commencé.

Les registres paroissiaux de l'année 1755 attestent de la

présence de plusieurs ouvriers faïenciers, parmi lesquels se trouvent Nicolas Laborey et Jean Robert, le second époux de sa mère. Il y a aussi Honoré Bayol, tourneur en faïence, originaire de Varages (centre faïencier de Provence) qui, cette année là, épouse une demoiselle Thérèse Gautier. Les historiens locaux veulent que la seule pièce connue aujourd'hui, sortie du four de La Pra, provienne d'un service de table offert au jeune couple par les ouvriers de la fabrique¹. Le bassin est orné d'une scène galante en camaïeu de bleu et violet, des branches fleuries courent sur l'aile dont le bord contourné est souligné d'un double filet violet. À une époque où les marques sont rares, il est inscrit au dos « FABRIQUE DE TOULAU 1755 ». Notons que les recherches d'archives n'ont pas permis de confirmer l'existence du prétendu service.

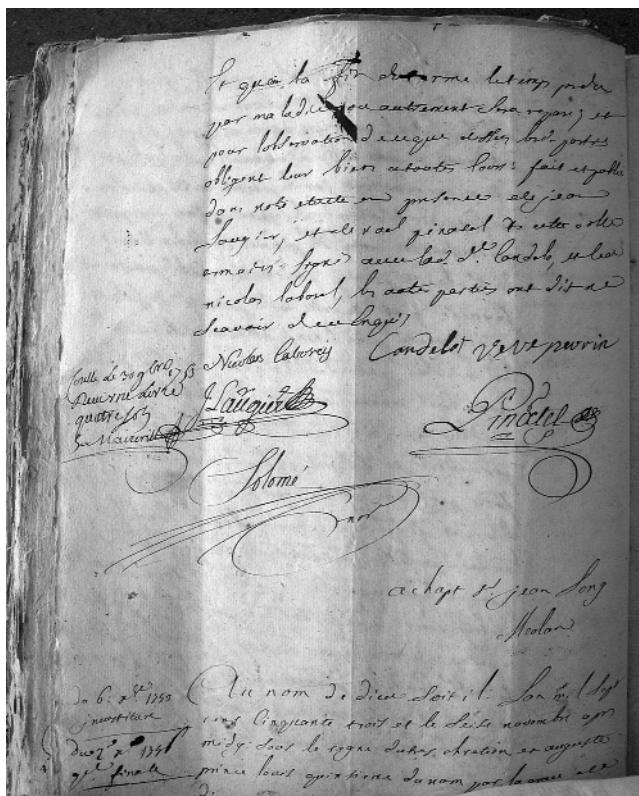
L'almanach du Vivarais de 1934 présente la collection de Madame Tardif de Valence, petite fille d'Ultime Bravais précise-t-on, dans laquelle se trouvent un saladier à décor de fleurs, un moutardier orné d'un papillon volant autour d'un bouquet de fleurs jaunes et or et quelques assiettes, le tout provenant de la fabrique de Toulaud².

1- Assiette conservée aujourd'hui chez un particulier

2- L'auteur de cet article est à la recherche d'informations concernant cette collection ou les descendants de cette famille.



Pièce de service de table sorti du four de La Pra à Toulaud (endroit et envers)



Dernier feuillet du contrat où figure la signature de N. Laborey

En avril 1758, Noyer de Gleize forme une société avec un fabricant de faïences de Crest, André-Hercule Aubert. À cette date, Nicolas Laborey et Jean Robert sont d'ailleurs employés à Crest. Les archives laissent présumer d'une mésentente entre les sociétaires ; il est question de « saisie d'effets et mobilier » à Noyer de Gleize. Il meurt en 1766 ; vraisemblablement la fabrication, tant à Touloud qu'à Crest, avait cessé depuis quelques temps déjà. L'inventaire de sa maison de la Pra mentionne quelques pièces de table, un service à café en faïence décorée, il y a même un tableau représentant « le Mialan vu depuis Valence, dans un cadre en fayence ». Il est permis de supposer que ces pièces provenaient de la fabrique du défunt.

Après avoir travaillé quelques années en Drôme, notamment à la faïencerie de Vercheny où il épouse la nièce du patron, Nicolas Laborey repart en Ardèche avec son épouse, sa mère et son beau père ; la famille s'établit à Salavas

La faïencerie du château de Salavas

Le 1^{er} mai 1764, le baron de Lagorce, propriétaire du château de Salavas, donne à bail à Nicolas Laborey « un fond et tènement de château ». Il s'agit d'un acte privé qui ne permet pas d'en connaître les conditions. En tout cas, deux ans plus tard, Laborey déclare à l'assemblée de Villeneuve de Berg qu'« il a établi à grands frais une manufacture de faïence à Salavas, dont le succès est connu, et attendu qu'il n'y a aucune manufacture en ce genre dans le Vivarais, il demande quelque gratification » ; 100 livres lui seront accordées « à titre d'encouragement ». Cette fabrique est construite dans l'enceinte du château. Plusieurs documents d'archives attestent que toute la famille réside « au château » et en 1778, Nicolas Laborey signe un marché avec un habitant de Salavas qui s'engage à « fournir tout le bois nécessaire à la fabrique... et le

portera dans l'appartement du château joignant le four où le dit Laborey cuit la fayance... »³. On y travaille en famille, avec François le frère de Nicolas, Jean Robert ; deux fils de Nicolas rejoindront l'atelier un peu plus tard. Que fabrique-t-on ? Il est impossible de répondre précisément. À ce jour, aucune pièce marquée de N. Laborey n'est connue ; l'inventaire des biens d'une famille bourgeoise de Salavas, réalisé en 1790, mentionne des pièces de table « en fayence jaune de Salavas ». Il s'agit probablement de produits semblables aux « faïences fines » d'Apt ; le revêtement n'est plus opaque mais translucide et souvent coloré en jaune. Ils sont vendus dans les villes alentours, Aubenas, Les Vans, Bourg Saint Andéol et autres, à conditions « que le voyage puisse être fait dans un jour »⁴.

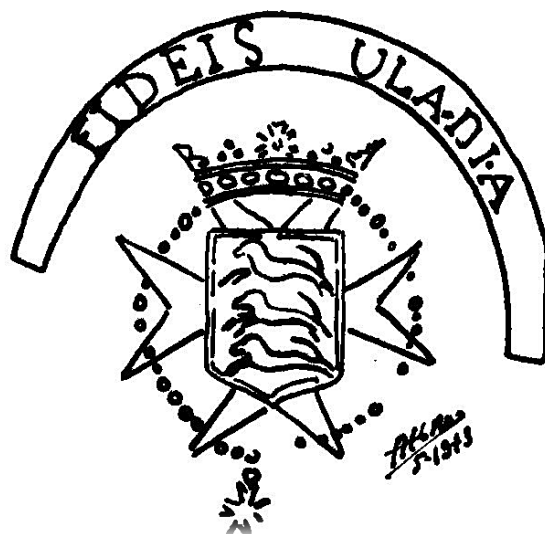


Fig 3 - Moulage d'un blason de la poterie du Château représentant les armes de famille de Chanaleilles "d'or à trois li-vriers de sable courant posés l'un sur l'autre". Cette ancienne famille résidait à Saint-Cirgues-de-Prades, dans le canton de Tbueyts, mais la branche aînée acquit en 1808 le Château de Chambonas, où elle s'est éteinte au milieu du siècle dernier.

Leur devise "Fidélité et Alacrité" a été massacrée par le mouleur.

La poterie de Salavas a donc travaillé pour les Chanaleille de Chambonas au XIX^e siècle, l'autre branche ayant quitté le Bas Vivarais après la Révolution.

(Renseignements de M^r L'Abbé - M. André - que nous remercions encore pour sa grande obligeance à notre égard).

Nicolas Laborey meurt le 20 pluviôse de l'an VIII (9 février 1800). Qu'advient-il de la fabrique ? Certes, l'acte de vente du château⁵ (1842) mentionne des « bâtiments servant à une manufacture de poterie », mais est-ce toujours celle de Nicolas ? Car en 1808, le baron Victor Emmanuel de Lagorce engage un ouvrier de Moustiers, Antoine Bagne, et lui confie la direction de « tout ce qui regarde le tournage, le manœuvrage » dans la fabrique nouvellement établie à Salavas. De fait, on procède alors à une série d'essais pour fabriquer « de la poterie dite terre de pipe⁶ qui puisse être comparable en qualité à

3- Archives départementales de l'Ardèche 2E 11864

4- ADA 2E 11864

5- ADA 2E 20751

6- Céramique fabriquée à partir d'une argile très fine et à revêtement transparent.

celle qui se fabrique à Sarreguemines » ; on envisage également la fabrication de « terres mêlées » comme on en faisait alors à Apt. Deux ouvriers avertis, l'un venant de Creil, l'autre de Carouge (Suisse) séjournent une quinzaine de jours à Salavas pour prodiguer leurs conseils, notamment en matière de construction d'un four qui doit chauffer bien davantage que le petit four utilisé jusque là⁷. Toutefois, les archives ne faisant pas état de nouveaux bâtiments, il s'agit probablement d'une transformation profonde de la fabrique établie par Laborey au XVIII^e siècle.

Un article publié dans la revue « Le Grou Peïrou »⁸ en 1974 signalait l'existence de bassins de lavage de l'argile dans le terrain situé au sud-est de la cour du château. Dans un bâtiment en ruine de deux étages des meules⁹, des pernettes (voir schéma), des moules de crucifix, le moulage d'un blason même y étaient encore entreposés. En 2008, dans ce même bâtiment, subsistaient encore quelques témoignages de l'activité passée, notamment ce qui semble être un four ayant servi à la préparation de l'émail, mais les moules avaient disparu.



Moules de statuette retrouvés dans la maison Sauzède

La fabrique Beaussier

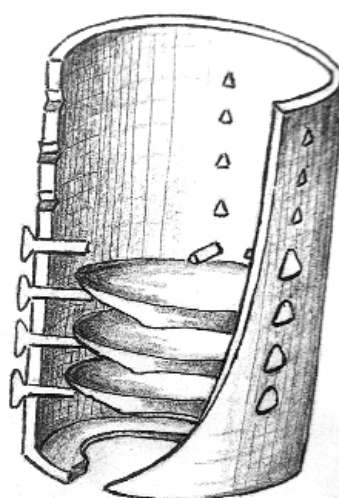
Aujourd'hui encore, les occupants de la « maison Sauzède » située à proximité de l'église de Salavas perpétuent le souvenir de la « poterie Michel ». De nombreux moules ont d'ailleurs été retrouvés dans un bâtiment situé au fond du jardin, toujours appelé « la fabrique », qui fut peut être construit par Nicolas Laborey. En effet, en 1778, Messire Jean André d'Alisson, écuyer résidant à Nîmes, signe un « bail à location perpétuelle » avec quatre habitants du village de Salavas, dont Nicolas Laborey, pour des parcelles de terres qu'il possédait « sous la place publique » ; ceci à condition que les preneurs s'engagent à commencer « des bâtiments ou maisons » dans les deux ans qui suivent¹⁰. En 1792, la déclaration des biens fonciers de Laborey mentionne « un jardin et petite maison rez de chaussée, près le dit lieu Salavas, acquis du sieur Allizon ».

En tout cas, c'est dans l'actuelle maison Sauzède que Jean Nicolas Beaussier, petit fils de Nicolas Laborey, avait éta-

bli sa fabrique. L'inventaire complet de « l'usine », réalisé le 30 mars 1841, quelques jours après sa mort, atteste de l'importance de la fabrication : cinq tours, plusieurs centaines de moules d'assiettes, plats, bénitiers... À la mort de Beaussier, plusieurs milliers de pièces étaient en attente de cuisson ou d'expédition. Dans l'inventaire, on distingue les objets en « terre de poterie », sans doute moins raffinés que ceux dits « en faïence ». On y fabriquait aussi des « objets servant de joujoux aux enfants ».



Tessons dans la fabrique du château



Assiettes posées sur les pernettes, le tout à l'intérieur d'une gazette. Ce système d'empilement permet un gain de place dans le four ; de plus, les gazettes, fabriquées à partir de terre réfractaire, protègent les pièces des retombées de cendres.

Cet inventaire est fait à la demande de la famille, notamment de Jacques Zichert, époux d'une des sœurs du défunt, qui est alors faïencier à Apt. Ce détail tend à renforcer encore l'hypothèse d'une production proche des faïences aptésiennes¹¹.

Après la mort de Nicolas Beaussier, la fabrique, gérée par sa veuve puis son gendre Jean François Michel, perdure jusque dans les années 1880¹².

Cet article traite essentiellement des fabriques où a travaillé Nicolas Laborey et son petit-fils. D'autres fabriques ont existé à Salavas¹³ et sans doute ailleurs. L'histoire des faïenceries ardéchoises reste à

ce jour très incomplète ; la poursuite des recherches dans les archives permettra vraisemblablement de l'enrichir. Quant à l'identification des productions, à défaut de signature, les moules sont de précieux éléments pour déterminer l'origine d'une pièce. Parviendrons-nous à retrouver un jour d'autres assiettes faites à Toulaud ? Des bénitiers et des statuette fabriqués à Salavas ?

Ginette Guillorit

D'abord enseignante en sciences physiques, l'auteur s'est ensuite intéressée à l'histoire de la faïence en France. Grâce à la recherche d'archives, elle a pu écrire l'histoire de fabriques régionales jusque là méconnues (Vercheny, Crest dans la Drôme) et poursuivre des recherches amorcées et restées sans suite (Toulaud).

7- Archives du musée d'Apt, don Martine Cazin

8- Bulletin de l'association des Amis de Grospièrres, N°6, juillet 1974.

9- La fabrication de la poudre d'émail nécessite l'emploi d'un moulin à broyer

10- ADA 2E 11864

11- ADA 2E 20 750

12- Rencontres avec le passé, 1993, publié par l'association des Amis de l'histoire de la région de Vallon-Pont-d'Arc

13- ibid. juillet 1995

La préservation du patrimoine mobilier civil et religieux en Ardèche

22^e journée de Joviac (28 juillet 2011)

La société de Sauvegarde était associée à la tenue de ce colloque dont nous vous restituons ici l'essentiel qui peut intéresser beaucoup de nos adhérents.

Il s'est déroulé au château de Joviac (MH) situé entre Rochemaure et Le Teil, propriété de M. et Mme Gérard Conac qui depuis leur installation en ces lieux ont toujours souhaité qu'il soit ouvert à des manifestations culturelles et sont à l'origine des « Journées de Joviac ». L'association des Amis de Joviac est en charge de l'organisation de tous ces projets.

Présumé par **Jean-Pierre Bady**, ancien directeur du Patrimoine au ministère de la Culture, introduit par **Gérard Conac**, voici donc quelques repères sur ce qui a été dit.

Au nom du Conseil général, prenant la présidence des débats, **Olivier Pévérelli** fait remarquer que la préservation du mobilier est une question assez inhabituelle ; que l'on évoque plutôt le patrimoine bâti et naturel alors que le département possède des trésors mobiliers magnifiques, assez méconnus dans l'ensemble du grand public, comme les tapisseries d'Aubusson de la cathédrale de Viviers, les peintures de Claude Vernet, les oeuvres de Joseph Mallet...

Ce patrimoine ardéchois est témoin de nos racines, c'est notre mémoire collective, il y va donc de la responsabilité des pouvoirs publics d'œuvrer à sa préservation, parce que c'est un droit pour les citoyens. Le Conseil général y est attentif par différents biais : préservation des édifices, restauration des objets grâce aux fonds débloqués par Cap Territoire, actions permettant l'accès à ces richesses à des publics très éloignés jusqu'ici de cette notion patrimoniale, préservation contre les ventes sauvages, labellisation de Pays d'Art et d'Histoire...

Alain Lombard (directeur de la DRAC) rappelle le rôle triple de cet organisme d'État :

1- La protection : en premier par l'établissement des inventaires ; la commission des objets mobiliers essaie de reprendre ce dossier.

2- La restauration : la DRAC alloue entre 200 000 et 500 000 € pour l'Ardèche et la Drôme chaque année ; mais les communes ne sont pas toujours au fait de leurs responsabilités.

Il y a une action croisée entre l'État et le Conseil général pour la conservation et la lutte contre le vol.

3- La valorisation : exemples remarquables : l'Ain et la Drôme qui pourraient nous inspirer.

Pour **Jean-Pierre Bady**, le patrimoine mobilier de l'Ardèche est méconnu : qui connaît le retable de Mariac

et sa passion populaire, les Vierges noires ardéchoises, les tapisseries de Vallon-Pont-d'Arc, les œuvres du peintre Sevin...

Beaucoup de livres ont été écrits sur l'immobilier, mais sur les objets ? Les guerres de Religion, la révolution de 1789 sont la cause de nombreuses disparitions, mais aujourd'hui il importe de sauvegarder ce qui nous est parvenu : il y va même de l'intérêt économique des communes et du développement touristique du territoire (2 à 3 millions de touristes par an en Ardèche)

1) Ce patrimoine quel est-il ?

- *patrimoine civil* : mobilier (commodes, armoires, horloges ...)

- *patrimoine religieux*, inscrit ou non à l'inventaire :

a - dans les églises : vases sacrés, reliquaires, éléments de décoration...

b - dans les temples : bibles et livres, gravures... qui évoquent la vie des pasteurs...

c - dans les communautés religieuses

d - dans certaines familles.

2) Que faut-il préserver ?

Au niveau national et régional, peu d'objets préservés en ce qui concerne l'Ardèche. Mais il existe d'autres modes de protection : le livre de Michel Carlat sur les meubles régionaux, les dépôts d'œuvres d'art..., mais il faut noter qu'il y a aussi beaucoup de pertes.

3) La préservation :

mot dynamique qui inclut : récolement, protection, restauration, dispositifs de sécurité.



De gauche à droite : MM. C. Lecerf, maire de Rochemaure, A Sallier, maire de Chalencon, O. Pévérelli, conseiller spécial du président du Conseil général, O. Chastagnaret, maire-adjoint de Vernoux et J.-P. Bady.

En ce sens **Marie Bardisa**, conservatrice régionale des Monuments Historiques rappelle les bases législatives et réglementaires mises en œuvre par la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) :

Dans chaque département, pour toute action concernant les Monuments Historiques et ceux inscrits à l'Inventaire supplémentaire, deux niveaux de responsabilité qui se croisent : la DRAC pour la Région Rhône-Alpes et l'ABF (Architecte des Bâtiments de France) ainsi que le CAO (Conservateur des antiquités et objets d'art) pour le département.

Les missions à assumer :

1) *Tâches à mettre en œuvre*

La protection des immeubles : après saisie de la DRAC par les propriétaires, les décisions de restauration sont prises par une commission régionale

Les objets sont présentés à la commission départementale : c'est le préfet qui prend l'arrêté de protection. Avant d'engager des travaux sur tout objet inscrit, autorisation nécessaire du CAO.

2) *Programmation des travaux subventionnés par l'État* : pour les objets, le relais départemental est essentiel en articulation avec la DRAC.

3) *Valorisation du patrimoine mobilier* : l'exemple de l'Ain est tout à fait remarquable et peut servir de référence.

À la DRAC **Cécile Oulhen** est en charge du patrimoine mobilier :

Les axes actuels privilégiés par ses services sont : l'établissement des inventaires, les objets civils et religieux, les objets des administrations et institutions civiles, le patrimoine du ^{xx}e siècle.

Les objets classés sont imprescriptibles. Ils ne peuvent être exportés et leur aliénation n'est possible que sous certaines conditions. En cas de déplacement pour une exposition, le préfet doit être prévenu quatre mois à l'avance, deux mois pour un déplacement entre deux résidences du propriétaire.

Frédéric Sauvage (CAOA) rappelle sa mission principale, le récolement : c'est la procédure par laquelle on tente de vérifier : l'inventaire, l'état sanitaire, les conditions de protection des objets d'art sur le département. 1 300 objets ont été vus par le CAO, 10% de ceux-ci sont dans un état médiocre, voire inquiétant. Bien des maires sont ignorants de leurs responsabilités. Un excellent dialogue s'engage avec eux lors des opérations de récolement qui sont aussi l'occasion de constater hélas de nombreux vols, déplacements, destructions... Concernant le patrimoine religieux, le **Père Robert Hennique**, délégué national des commissions d'Art sacré auprès de la Conférence des Évêques de France, rappelle les liens forts existant entre l'Église, l'État et la Ville, citant en exemple le cas de Notre-Dame de Paris. Pour le **Père Michel Martin**, Vicaire Général du Diocèse de Viviers, il importe de tenir compte de l'origine et de la signification des objets d'art religieux, de leur histoire, de leur utilisation.

La tradition nous enseigne qu'il n'y a rien de définitif, que les objets liturgiques au service de la Foi sont une matière

vivante. La Commission d'Art Sacré du diocèse, sous la responsabilité de **Christian Caillet**, assure une expertise en ce sens dans les paroisses ardéchoises.

Le réaménagement des paroisses en 2003 a conduit à un regroupement des archives et aussi à une sensibilisation progressive à la valeur artistique des objets. La destinée des objets est liée à leur signification : ils sont chargés d'humanité et ont un sens pour tous les citoyens, la liturgie est un acte, ainsi les objets du culte sont destinés à faire coïncider la représentation et l'acte. Lors des manifestations culturelles dans les églises, trop souvent on ne

respecte ni l'autel, ni l'ambon : l'autel est le symbole de la présence du Christ parmi nous, l'ambon est le lieu de la Parole.

Beaucoup est fait dans le diocèse pour la préservation de ce patrimoine : consignes dans le bulletin diocésain, bibliothèque du grand séminaire, travail de la Commission d'Art Sacré...

Le rôle des associations est loin d'être négligeable :

Le patrimoine mobilier est sujet d'attentions de la part des associations de propriétaires de biens civils. **Patrice Caillet** pour la

Demeure Historique, **Gonzague de La Tourrette** pour les Vieilles Maisons Françaises ont insisté sur l'importance des inventaires, photos à l'appui dans la lutte contre les vols et suite aux incendies, inondations...

Bien sûr le rôle important de La Sauvegarde a été lui présenté par notre président **Pierre Court** qui a rappelé entre autres notre contribution financière sur fonds propres pour des restaurations de tableaux, statues, croix, orgues, vitraux...

Un colloque donc de grand intérêt dont les actes seront publiés par l'association des Amis de Joviac à qui les commander.*

Dominique de Brion

* Les Amis de Joviac

1915 avenue Croix-de-la-Lauze 07400 ROCHEMAURE

<http://www.amisdejoviac.fr> contact@amisdejoviac.fr

Prochaine sortie

- Jeudi 13 octobre : Rendez-vous de la Sauvegarde autour de Saint-Martin-de-Valamas.

RV à 9 h 30 au moulin de Rimande. En venant de la vallée de l'Eyrieux, prendre la route de Fay-sur-Lignon (carrefour à 5 km de Saint-Martin-de-Valamas, à 10 km de Saint-Agrève). Le hameau de Rimande est à gauche, à environ 5 km du carrefour et à 8 à 10 km de Fay-sur-Lignon.

Visite du moulin (entrée 2 €), accueil à Saint-Martin, visite des vestiges du château de Rochebonne et des anciens ateliers de bijoux Murat.

Crédits photographiques

P. Bousquet : p. 3 (col 2 haut), 5, 6, 7.

D. de Brion : p. 11, 12.

S. Delubac : p. 1, 3 (col 1, col 2 bas), 4.

G. Guilorit : p. 8, 9, 10.

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos.

Patrimoine d'Ardèche

Sté de Sauvegarde des monuments
anciens de l'Ardèche

Siège Social :

Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - PRIVAS

Adresse postale :

BP 237
07002 PRIVAS Cedex

Directeur de la publication

Pierre COURT

Comité de rédaction :

M.d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet

B. de Brion - D. de Brion - P. Court

G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon

J. Fournet-Fayard

Réalisation : C. Bousquet

Impression : Print Concept, Traverse de
la Bourgade, 13400 Aubagne

ISSN : 2101-6771 Dépôt légal à parution